

I

IL Y A QUARANTE-CINQ ANS, à l'époque où je vivais à Lahore, j'avais un ami plus âgé que moi nommé Platon qui me fit un jour une faveur. Dans un accès de générosité juvénile, je promis de la lui rendre avec intérêt si un jour, n'importe quand, il avait besoin de mon aide. Platon enseignait les mathématiques dans une école huppée mais il détestait certains de ses élèves, ceux qui d'après lui n'étaient là que pour apprendre les beaux-arts de la débauche. Et ce Platon-là étant du Pendjab, il me demanda si je pourrais lui rembourser son aide avec des intérêts composés. Comme un idiot, j'ai accepté.

J'étais amoureux, au grand agacement de Platon. À ses yeux l'amour était juste une excuse pour la lubricité juvénile, et de par sa nature, ne saurait en aucun cas être éternel. Une amitié chaste avait bien plus de prix et pouvait durer toute une vie. N'étant pas d'humeur à ce moment-là pour ce genre de philosophie, j'aurais signé n'importe quel papier qu'il aurait posé devant moi.

Pour un homme dont les jugements étaient d'habitude fermes et clairs, les antipathies de Platon étaient souvent irrationnelles, et la frontière séparant son ironie de sa haine toujours floue. Par exemple, il pouvait s'offusquer gravement de voir des élèves accrocher leur stylo à la poche extérieure de leur chemise en nylon pendant les mois d'été. Quand on lui demandait

pourquoi, il ne réagissait pas, mais quand on insistait il marmonnait que si c'étaient là toutes leurs valeurs esthétiques dans la fleur et la flamme de leur jeunesse, il tremblait à l'idée de celles qu'ils adopteraient en vieillissant. Même si ce trait n'en donne pas un très bon exemple, c'est son esprit qui vous attirait en premier lieu, bien avant qu'il ne devienne un peintre renommé.

Une fois, un de nos amis qui venait d'obtenir sa licence et d'être affecté aux Affaires étrangères, vint s'asseoir à notre table, et aussitôt Platon ouvrit le feu : « Je vais changer de nom et prendre celui de Diogène, comme ça je pourrai allumer une lanterne en plein jour et partir à la recherche de fonctionnaires honnêtes. » Personne ne rit, et Platon, habitué à être le héros de chaque conversation, nous quitta un moment ; la cible de sa flèche nous demanda comment nous pouvions fréquenter un être aussi abject. Tout le monde se retourna contre lui : comment osait-il tenir de tels propos, alors que nous avions pris sa défense ? Et de toute façon, murmura mon ami Zahid, Platon valait bien dix diplomates gitons de son espèce. Encore quelques remarques du même tonneau, et les chiffres grimperent rapidement jusqu'à « au moins cent diplomates catamites et fanfarons comme lui ». Cette saillie le mit hors de combat. Platon reparut alors et passa le reste de l'après-midi assis, pensif, tirillant sa moustache noire à intervalles réguliers, toujours chez lui un signe de colère.

La manière dont Platon discutait ses conquêtes amoureuses avec des amis proches n'était jamais entièrement convaincante. Sa sexualité avait toujours été un mystère. Il était souvent distant et secret, et à l'évidence cachait en lui des profondeurs que nous, les jeunes, ne pouvions espérer pénétrer. Il y a une foule de

choses le concernant que je ne sais toujours pas, alors que j'ai sans doute été pendant presque une décennie son ami le plus proche. Si seulement les miroirs pouvaient réfléchir autre chose qu'une image claire et stable ! Si nous pouvions voir également la nature intime de la personne qui contemple son propre reflet, la tâche des écrivains et des psychanalystes serait beaucoup plus facile, voire redondante.

Platon ne se mettait jamais en avant dans des postures extravagantes, et il faisait tout un plat de son aversion pour la publicité, mais sur un mode qui le conduisait parfois à revenir au centre du faisceau de lumière. Quand l'un des poètes ourdus vénérables et très respectés qui se réunissaient régulièrement au salon de thé Pak sur le mail franchissait les limites de l'autocélébration à coup de phrases creuses, Platon se moquait de lui sans pitié, le bombardant d'épithètes et de proverbes pendjabi qui nous amusaient fort mais contrariaient les poètes. Quand l'individu visé prenait soudain un ton dur et méprisant pour dénoncer en lui un être médiocre, jaloux de ses supérieurs, Platon jubilait, et réclamait un test qui permettrait à tous les présents de décider quels poèmes de son adversaire étaient de deuxième et de troisième ordre. Il se mettait à réciter certains vers des plus hermétiques sur un ton comiquement hideux, et quand le poète quittait les lieux avec ses sycophantes, il applaudissait à tout rompre. Il ne trouvait pas du tout le poète en question vraiment mauvais, pas un instant, mais il était irrité par le narcissisme et les séances d'admiration mutuelle qui se déroulaient tous les jours au salon de thé. Il détestait le regard absent sur le visage des courtisans qui criaient « magnifique » au moindre vers déclamé. Comme nombre d'entre nous, il mesurait mal ce que certains d'entre eux avaient enduré au cours des

décennies précédentes. Les déceptions en avaient abattu plusieurs, et asséché leur énergie, d'autres n'étaient plus que des roseaux brisés, gaspillant leurs forces au café, jouant les coryphées pour ceux qui avaient conquis une réputation dans le monde littéraire. Platon en était bien conscient, mais son propre centre vital, une tige d'acier filiforme, était resté droit, ce qui le rendait intolérant vis-à-vis d'autres moins forts que lui.

Qu'est-ce qui a conduit Platon à exiger sa livre de chair maintenant, et pourquoi sous la forme d'un roman inspiré de sa vie ? Car c'est cela qui vient de se produire. Une succession d'événements a suscité un appel téléphonique me priant de l'appeler à Karachi. Déjà cela, c'était bizarre, car Platon a toujours honni la plus grande cité de notre Terrepatrie, qu'il dénonçait sans retenue comme une monstruosité hybride, sans âme. Quand je l'ai eu au bout du fil, il n'était pas disposé à une longue conversation, se contentant de me rappeler avec insistance qu'il convenait de payer les dettes d'honneur anciennes. Je n'avais pas le choix. Bien sûr, j'aurais pu lui dire d'aller se faire voir, et maintenant je regrette de ne pas l'avoir fait. Non pas tant à cause de lui, mais à cause de tous ceux dont l'histoire croisait la sienne. Le mystère me tracassait. Qu'était-ce donc chez lui qui s'était contracté en nœud si coriace que la seule façon de le dénouer exigeait le règlement d'une dette presque oubliée ? Était-ce mécontentement tenace de ce qu'il n'avait pas pu accomplir, ou simplement lassitude de sa démarche artistique dans un pays où les caprices du marché de l'art étaient dictés par les articles publiés dans les journaux de New York ou Londres ? Éloges à l'étranger, profits au foyer.

Longtemps avant d'entamer la tâche malaisée de la composition il me faudrait enquêter sur divers aspects de sa vie, et ce ne

serait pas non plus une promenade de tout repos. Platon avait dissimulé aux regards de larges pans de son existence, qu'il avait refoulés. D'un côté comme de l'autre, il faudrait affronter des cataractes. Comment pouvais-je écrire son histoire s'il ne me permettait pas de découvrir son passé endormi ?

Les amitiés sont d'une mobilité ridicule. Elles filent, évoluent, disparaissent, s'enterrent comme des taupes pendant de longues périodes et s'oublent aisément, surtout si l'un des amis change de continent. Au cours d'une existence nous sommes entourés de grappes de gens, dont certains se cristallisent en amis du moment, puis s'effacent, se dissolvent sans laisser de trace, pour reparaître un jour par hasard dans les lieux les plus étranges. Certaines amitiés politiques ou professionnelles subsistent plus longtemps ; quelques-unes durent à jamais.

Quand je lui dis que j'acceptais d'écrire son histoire, Platon exprima sa joie par un rugissement triomphal. Ce rire lui ressemblait si peu qu'il me troubla légèrement. Irrité par mon souhait de connaître le motif de cette étrange requête, il ajouta une condition supplémentaire. Je ferais ce qu'il demandait, il n'en doutait pas, mais pouvais-je le faire sans avoir recours aux techniques habiles ni aux formules outrancières considérées aujourd'hui comme de rigueur ? Il voulait un récit simple, sans ornements ni trop de digressions. Je lui donnai mon accord, mais l'avertis que je ne pourrais pas écrire un livre qui parlerait uniquement de lui. Il était la personne la mieux placée pour le faire, et n'avait qu'à dicter ses mémoires si c'était cela qu'il voulait. Je ne pourrais pas non plus me contenter d'illustrer son développement par ses échanges avec d'autres personnes. Il me faudrait évoquer la période, fouiller le milieu social, et résister au nombrilisme. Je lui rappelai Héraclite : « Ceux qui veillent ont